

Les séances courtes

Au cours d'une conversation à bâtons rompus avec un ami, un collègue, un lacanien, mais qui n'est pas de notre association j'ai été amené à lui dire que je réfléchissais, dans la perspective d'une communication, à la pratique des séances courtes. Il m'a répondu aussitôt, avec une sécheresse qui ne souffrait ni réplique ni discussion, ce qui n'est pas son style habituel, qu'il n'y avait pas de problème des séances courtes. Cela parce qu'il n'y avait que des séances à durée variable, dont certaines pouvaient être courtes, voire très courtes, et d'autres plus longues, voire très longues. Il a poursuivi en condamnant avec véhémence ce qui était à son sens le vrai problème, pour ne pas dire le vrai scandale : la régularité dans la longueur des séances, qu'elles soient courtes ou pas courtes.

Surpris par sa vivacité, j'ai changé de sujet, mais j'ai réitéré l'expérience, avec prudence, auprès d'autres collègues. Il n'y a pas de doute, la position du premier fait consensus, avec un caractère d'évidence, pour la plupart. Son petit arrière-fond défensif est presque toujours perceptible : n'allez pas imaginer, et encore moins raconter sur la place de Paris que je me ferais payer par des gens que j'écoute à peine ; c'est au contraire parce que je les entends que, dans certaines occasions je suis amené à scander dans leur discours, au mépris d'un quelconque temps imparti, tant il est vrai qu'il n'est pas question que je sois de quelque manière un fonctionnaire du Discours Analytique.

Et il est vrai que cette position a sa pertinence. La valeur spécifique de l'interruption de la séance, qui justifie la pratique de la durée variable des séances, est démontrée par les textes de Lacan autant que par l'expérience la plus commune. Nous pouvons débattre des différentes significations que peut prendre pour l'analysant cette ponctuation du discours : résonance d'une équivoque homophonique ; signification de mise en fonction de l'énigme du désir de l'analyste ; interprétation, avec toute l'équivoque de son sens : m'a-t-il, m'a-t-elle interrompu parce ce que je disais était intéressant ou au contraire parce que je m'égarais ?, pour me pointer quelque chose d'important qui m'aurait échappé dans ce que je disais ou parce que je l'ennuyais, voire parce que le temps de m'écouter lui manquait ?

Il est vrai qu'à partir du moment où la séance a une durée variable, aucune fin de séance n'est "innocente", elles sont toutes signifiantes : pourquoi à ce moment et pas à un autre ?, qu'a-t-il donc entendu ? Les scansions sont ainsi propres à relancer la chaîne associative à la recherche de la cause.

Au fond, très simplement, la séance à durée variable relance par principe à chacune des fins de séance, pour l'analysant, la question : "Mais qu'est-ce que j'ai dit ?". A s'interroger ainsi, à revenir sur ce qu'il vient de dire, le sujet d'une part est amené à s'en souvenir, d'autre part il est encouragé à poursuivre ses associations, plus que sa réflexion et à produire un nouveau savoir : "Je vous ai dit ça, et je ne m'étais pas aperçu que ça me renvoyait à cela, tel souvenir, tel événement similaire, etc." Imaginons qu'à cela vous répondiez, ce qui peut tout à fait bien se faire, par un "Bon !", et que vous leviez la séance. La machine continue : "Il m'a arrêté là dessus pour confirmer mon interprétation ; ce que j'avais compris, c'était bien ça ... ou alors ... au contraire, il m'a arrêté parce que ce n'était pas ça du tout. Sur quel ton m'a-t-il donc dit ce bon ? Plutôt d'assentiment ?, ou plutôt de désapprobation ?, ou n'était-il pas indifférent ? Comment poursuivre ?" Notre sujet en est donc à s'occuper à se demander comment poursuivre, sans se rendre compte qu'à seulement se poser la question, déjà il poursuit.

Nous pourrions en déduire cet aphorisme : "Qu'on poursuive reste oublié derrière ce qui se poursuit dans ce qui occupe l'esprit.

Ce n'est pas pour rien que je pastiche ainsi la première phrase de l'Etourdit, "Qu'on

dise reste oublié derrière ce qui se dit dans ce qui s'entend ». La séance à durée variable est, dans son principe, un pousse à dire. La scansion fait énigme, l'énigme appelle sa solution, la solution doit être énoncée. Mais tout énoncé contient sa part d'énigme, etc.

C'est important, le pousse-à-dire, dans l'expérience. Il permet le déroulement de l'analyse, la mise au jour des chaînes associatives d'un sujet, jusqu'à la révélation des signifiants-maîtres inconscients et du fantasme qui sous-tend toutes ses pensées, dans sa fonction d'élaborer le trauma primordial. Il faut pour cela que le sujet " y croie ", c'est à dire croie à l'utilité de ce processus particulier fondé sur la libre association. Il faut pour cela que le sujet ait en fait la conviction que l'analyste y croie, il faut que l'analyste par son écoute au moins soutienne le pari de départ, le postulat à l'origine de toute l'opération, qui est qu'il est possible de dégager un sens dans tout ce fatras de souvenirs, de rêves et d'idées baroques que constitue la chaîne de pensées d'un sujet. C'est ainsi que se dit progressivement la vérité du sujet, au delà des faux-semblants d'une cohérence trompeuse qui devaient soutenir et protéger la bonne image de soi. La séance à durée variable est une manœuvre précieuse pour accélérer, voire déclencher l'accouchement du dire de vérité. Et ce, jusqu'où ? jusqu'à ce qu'elle soit expulsée toute, jusqu'à ce que tout soit dit ?

C'est bien là tout le problème, si je puis dire. La vérité ne peut se dire toute, et vouloir tout dire appelle, à dire encore, à dire...Encore. Aucun " c'est assez " ne peut être produit par un dire, quel qu'il soit, même si ce qui est énoncé est justement un " c'est assez ".

On y a cru un temps, que tout ou presque pouvait se dire. Enfin, à l'étude des textes on voit que c'est un peu un mythe rétroactif, de croire que du temps de Freud on savait où était la fin, où ça suffisait. Néanmoins des formules comme celle de la guérison du symptôme, de la croyance en l'inconscient, l'exploration du complexe d'Œdipe et la levée de l'amnésie infantile on pu servir d'indice, de critère de fin. Mais nous le savons, même Freud a mis cela en question, dans son célèbre article Psychanalyse finie et psychanalyse indéfinie. Il répondait ainsi à un jusqu'au-boutisme développé essentiellement par Ferenczi, pour qui tout devait être analysé, y compris les plus infimes traits de caractère, puisqu'on ne peut savoir par avance s'ils ne sont pas la pointe émergée d'un gigantesque, non pas iceberg, mais volcan de jouissance dissimulée. Car c'est bien cela que Ferenczi voulait traquer dans tous ses retranchements chez le sujet, sa jouissance, insue à lui-même.

C'est ce débat que Lacan a repris ; je dirais plutôt que c'est dans ce débat qu'il s'est trouvé lui-même pris. Je ne parle pas là du Lacan qui a amélioré avec son invention des séances à durée variable la méthode d'accouchement de la vérité, car cette option ne préjuge en rien d'une position sur la conclusion de l'expérience. Ainsi, Lacan a pu justifier théoriquement la durée variable, tout en étant encore plutôt Ferenczien, en défendant l'idée d'une exhaustion, d'une totalisation de l'expérience, d'un dernier mot possible, la béance structurelle, la castration. Voir entre autres, la fin de la direction de la cure : " ...il faut que l'homme, mâle ou femelle, accepte de l'avoir et de ne pas l'avoir, à partir de la découverte qu'il ne l'est pas ". Je parle maintenant d'un Lacan qui n'a pas seulement amélioré les conditions de l'expérience en y apportant un nouvel outil, mais d'un Lacan qui a repris d'un point de vue doctrinal le débat Freud / Ferenczi, à partir de la logique, et a par là peut-être inventé un nouvel instrument pour la pratique, - pour reprendre l'oppositions que fait Koyré entre outil et instrument : les séances courtes..

Ce débat sur l'exhaustivité de la fin n'a rien d'abstrait, il s'impose à l'expérience, à partir de deux ordres de faits, des faits avérés dans la pratique : d'une part le symptôme résiste à ses interprétations, il ne disparaît pas alors même que ses significations inconscientes sont mises au jour ; d'autre part le transfert résiste à la mise à jour des liens libidinaux inconscients, le patient ne se résout pas à la séparation, ou, s'il s'y résout, il revient après quelque temps. Faut-il en déduire qu'il en est ainsi parce qu'il y a du reste inanalysé, passé inaperçu du fait des défenses du sujet, voire des résistances l'analyste ? Et donc qu'il faut

reprendre une tranche avec le même analyste ou reprendre une tranche un autre ? Ce raisonnement semble logique au point d'en paraître naturel : Si ça cloche, c'est parce qu'il y a un défaut dans la machine et il faut tout reprendre. Vous connaissez la chanson de Boris Vian sur son oncle qui veut fabriquer une bombe atomique dans son garage : " Il y a quelque chose qui cloche là dedans, j'y retourne immédiatement. ". C'est un raisonnement de mécanicien, et notre rapport à notre mécanique corporelle, qui passe par l'image, fait que nous sommes tous des mécaniciens spontanés.

Ce qui est plus dur, c'est d'être logicien, et de considérer par exemple que s'il y a quelque chose qui cloche là dedans, c'est que la clocherie est inévitable, nécessaire. Et que la solution n'est pas dans la découverte de la clocherie en vue de sa correction, pour un plus de perfection, mais que la solution est l'intégration de l'inévitable clocherie dans la machine elle-même, comme un élément constituant de cette machine. La méthode lacanienne par excellence a toujours été de formuler l'impasse en aporie pour la surmonter dialectiquement, de faire de la clocherie constatée au niveau du phénomène non une faute de construction, mais un défaut de structure, voire constitutif de la structure. Certes, Lacan a été aidé dans cette voie par les avancées de la logique moderne, en particulier Gödel, mais enfin Gödel s'est occupé de vérités mathématiques, contre le " Ferenczisme " de Russel, mais il ne s'est pas occupé de vérités subjectives. Même, pour ce qui est de sa subjectivité propre, on sait que ça n'a pas été sans le jeter dans un certain vertige.

Comment intégrer la clocherie du discours sans vertige ? C'est que des vertiges dans la psychanalyse, liés à cette position n'ont pas manqué non plus de se manifester. Par exemple : puisqu'aucune vérité ne peut se dire sans clocherie, pourquoi ne pas en déduire que toute parole est trompeuse donc vaine, et ainsi dévaluer le discours et promouvoir l'action. ? La célèbre phrase " il ne faut pas céder sur son désir " et la mise en avant de l'acte ont pu être exploités dans ce sens, sens étayé par les anecdotes sur le comportement de Lacan, à l'occasion hors normes. Ainsi se justifieraient tous les caprices, au nombre desquels les séances courtes. Nous aboutissons là à un dialogue contradictoire, un oxymore assez vertigineux, burlesque ou pathétique selon le côté auquel on s'identifie : l'un, celui qui fait l'offre, dit " La psychanalyse peut vous aider. La psychanalyse, c'est parler. Donc parlez, je vous écoute ". Et quand l'autre adhère à l'offre, commence à parler, le premier lui rétorque : " Stop, taisez-vous !...et revenez me parler...". Les ennemis de Lacan n'ont pas manqué d'ironiser sur le couple sado-masochiste ainsi formé, de dénoncer l'exploitation abusive du transfert et de compatir aux exactions dont était victime le pauvre patient pris en otage.

Pourtant, cette dérive caricaturale vers la vanité de tout discours, comme toute caricature, s'appuie sur quelque chose de fondé et en même temps, comme toute caricature, escamote autre chose. Ce qu'elle escamote, c'est la confusion qu'elle établit et entretient entre la vérité et le discours. Ce n'est pas parce que la vérité est en effet dévaluée à un certain moment par Lacan, à ce moment où il en élabore la logique, qu'il dévalue le discours, au contraire. C'est même à ce moment qu'il se met à théoriser la logique des discours, ces discours dans lesquels toute parole s'ordonne, avec la vérité qui leur est propre. Enfin, comme toute caricature, elle montre l'idéologie qui la supporte par le choix qu'elle fait du trait qu'elle isole chez l'autre. Dans ce cas, c'est le maintien de l'idéal du dernier mot, de la vérité qui pourrait se dire toute : comme on ne peut pas la dire toute, il n'y en a aucune qui vaille.

Donc, sans tomber dans la caricature, une fois le saut opéré d'inscrire le défaut, non plus comme insuffisance de parole mais comme inhérent à la parole même, la question que pose toute parole n'est plus seulement " qu'est ce qui dans cette parole se dit en vérité ? Qu'est ce que ça veut vraiment dire ? " mais il s'y ajoute cette autre : " Dans quel discours s'inscrit cette parole ? ". Cela suppose de ne pas oublier le " qu'on dise " dans ce qui est dit, le dire dans le dit ; cela suppose que ce qui s'entend ne se limite pas aux dits, aux énoncés et à leur valeur de vérité, mais qu'une écoute s'emploie à entendre dans quel discours, dans quel

acte de dire un dit est proféré.

Mais je profère là une prescription qui demande à être justifiée. Se posent en effet au préalable certaines questions :

Peut-on, contrairement à l’assertion de Lacan, ne pas oublier le “ qu’on dise ” quand on écoute quelqu’un qui parle ? Si oui, comment ? Le faut-il et pourquoi ? Enfin et surtout, quoi la prise en compte du “ qu’on dise ” modifie-t-elle la cure dans ses objectifs, et donc dans la conduite de l’analyse ? Et pour ce qui concerne l’analysant, le sujet qui parle, doit-il être sensibilisé aussi à cette dimension du dire dans ses dits ? Si oui, pourquoi et comment ?

“ Ecoute à la puissance seconde ” a dit dans un premier temps Lacan pour rendre compte de déplacement de la position d’auditeur qui ne peut se satisfaire de se situer dans la position immédiate de l’interlocuteur. Cette puissance seconde est déjà en soi une temporalité décalée, puisque justement elle s’extrait de l’immédiateté de l’interlocution qui s’inscrit sur un seul axe, l’axe imaginaire. Mais l’expression d’écoute à la puissance seconde, si elle évoque une écoute meilleure, plus juste, plus adéquate à la vérité en jeu, laisse implicite la distinction entre les dit et le dire. La différence même est majeure : l’écoute à la puissance seconde vise le passage de l’imaginaire au symbolique, en référence au schéma L ; il s’agit de passer d’un dit innocent à un dit responsable. ?

Examinons l’hypothèse que ce passage de l’imaginaire au symbolique ne serait pas identique au passage entre les dits et le dire. Il serait décevant en effet que les avancées de Lacan soient une resucée des mêmes idées habillées de vocables différents. Constatons déjà qu’avec le “ qu’on dise ”, on ne change pas de registre, on change de mode, on passe au subjonctif. Qu’est ce que ça change ? Compliquée, et contradictoire, l’interprétation par les grammairiens du subjonctif. Je ne vais pas vous imposer un cours là dessus, retenons qu’ils insistent pour la plupart sur la relation de subordination que traduit ce mode, et aussi sur la dimension d’implication subjective dans l’énoncé. Ça nous parle un peu, là. Le “ qu’on dise ”, qui nous paraît un constat objectif, factuel, frappe par son impersonnalité, nous pourrions dire que “ ça dit ”, sans qu’on sache qui dit.

Et c’est bien là me semble-t-il qu’est le saut entre La direction de la cure et l’Etourdit. La direction de la cure mène à la castration symbolique, au sens où il est impossible d’être le phallus, nom de la cause finale du désir, et qui est un signifiant articulé dans la chaîne, mais inarticulable comme tel. Par contre, l’accent porté sur le dire vise à révéler la raison d’être du signifiant phallique, sa cause première, qui est une fonction de réalisation d’une jouissance malgré la castration, les deux étant situées plus fondamentalement dans la structure, au niveau du réel. C’est parce qu’il y a la castration dans le réel du discours en même temps qu’une jouissance qui insiste que le signifiant phallique est appelé pour la recouvrir en lui donnant une signification ; c’est parce qu’il y a la castration que l’on parle, que le sujet est aspiré dans la parole. Le psychanalyste, à offrir son écoute à la parole du sujet, ne fait que s’offrir à une place qui pour le sujet parlant, le parlêtre, est toujours déjà constituée, par avance. Et, au lieu de s’offrir au dialogue, fût il analytique, le psychanalyste met en question la fonction de la parole à partir de la structure du discours. Nous pourrions dire : “ Tu ne me parlerais pas, tu n’accepterais pas mon offre de t’écouter si déjà tu n’étais pas irrévocablement porté à parler à quelqu’un. ”

Ainsi, la parole cesse d’être d’abord question, fut-elle question de vérité, pour être réponse. La parole, même questionnante, est réponse de jouissance à la castration que porte le discours dans lequel le sujet est pris. Faisons donc, à titre d’hypothèse, “ l’expérience mentale ” qui consiste à envisager les séances courtes comme l’instrument qui répond à ce passage du fantasme au réel de la castration et du jouir résiduel. Il s’agit donc moins dans les séances courtes d’une vanité de la parole que des limites et de la cause de la parole, limites et cause qui ne s’atteignent que dans et par la parole, certes pas la parole des beaux discours, des

élaborations et des constructions, mais la parole brisée, interrompue, seul moyen non contradictoire de l'amener à s'interroger sur elle-même et à mesurer son aporie. Car, reconnaissons le, il y aurait une contradiction à gloser à l'infini sur les limites de la parole... Sur ses limites, comme sur son début : rappelez vous un texte célèbre, dont la première parole énoncée est : " Que la lumière soit ". Ce n'est pas un début à proprement parler malhonnête, mais, à nous présenter ainsi la Genèse, il repose quand même sur un tour de bonneteau. Imaginons que ce début ait été ce qu'il aurait du être logiquement, à savoir : " Que la parole soit " ou, ce qui revient au même à ce niveau : " Que le langage soit ", ou : " Que le discours soit ". Une telle entrée en matière aurait inopportunément dévoilé la division constitutive de l'Un : impossible en effet de dire " Que le langage soit " sans déjà se soutenir du langage.

A considérer la séance courte comme nouvel instrument, une question, pratique se pose : au regard de la durée des séances, y aurait-il des temps de l'analyse ? Nous pourrions distinguer un premier temps d'interprétation et d'élaboration de la signification phallique, dont la direction de la cure répondrait à l'article pareillement nommé, premier temps où les séances à durée variable sont au service de la production du savoir inconscient. Au second temps, celui des séances courtes, ce ne serait plus la production du savoir inconscient qui serait en jeu, mais l'épreuve même de la castration en ce qu'elle a - et est - d'impossible à articuler, d'inarticulable, et du mode de jouir spécifique du sujet, de son " sintome " ? Il s'agirait alors, au-delà des dits, de viser le dire, dans sa radicalité. Dans sa radicalité, c'est à dire dans l'impossibilité de l'atteindre par des dits. C'est là que se loge l'objet a, objet de la coupure elle même, coupure entre les dits et le dire, objet dont l'analyste comme Autre symbolique est le contenant, le recel voilé. Atteindre à cette fonction, en apprendre l'existence et le maniement, ne peut se faire par des énoncés sur l'objet a, bien que pour s'y intéresser il faut bien qu'il ait été nommé déjà. Cet objet, sa connaissance n'est pas une connaissance théorique, elle ne peut relever que de l'épreuve de sa rencontre. Et encore, cette rencontre n'est pas le fait d'une rencontre traumatique avec un objet substantiel, comme la jeune fille peut rencontrer l'érection d'un épicier un peu collant, mais c'est une rencontre avec l'impossibilité de la rencontre substantielle ; c'est la répétition de la rencontre manquée avec une quelconque substance qui est l'épreuve de sa rencontre. Ainsi se cristallise progressivement l'analyste comme objet a, en lieu et place de l'analyste comme Autre garant de la vérité.

Ce que je viens de dire semble conférer à l'analyste la mesure et la maîtrise du tempo pour passer de la scansion à la séance courte, afin de conduire l'analysant à la fin de l'analyse. Séance courte, je le répète, non pour dégoûter le sujet de venir parler, mais pour lui faire entrevoir, saisir, le réel qui lui manque, et qu'il est.

Et au fond, une telle hypothèse en deux temps adoucit ce que les séances courtes ont de scandaleux : si elles concernent la seule fin d'analyse, et encore, seuls ceux qui veulent porter l'expérience à son terme extrême, ça devient une affaire de laboratoire, une expérimentation pour spécialistes unis par une certaine connivence. Les usagers habituels de la psychanalyse sont, dieu merci, exemptés de tels procédés, au même titre qu'en médecine les malades ordinaires, qui pour être ordinaires n'en ont pas moins droit aux meilleurs soins, sont légalement exemptés de servir de cobayes aux expériences médicales.

Pourtant l'expérience, montre qu'il n'en est pas ainsi. Quelle expérience ? Elle est courte, c'est celle de Lacan, Lacan le praticien, celui contemporain de surcroît d'Encore et de l'Etourdit, c'est à dire un Lacan tardif, et contesté. Que je sache, personne d'autre ne pratique la séance courte au sens fort que nous venons d'examiner comme une " expérience mentale ". Pourtant, même si ce n'était pas pour tous, pour certains en tout cas Lacan pratiquait les séances courtes, sans égard pour le point où en était ce sujet dans leur analyse. Mais il faut ajouter qu'à ma connaissance tous ceux avec lesquels il pratiquait ainsi

connaissaient Lacan, Lacan le psychanalyste enseignant, théoricien, didacticien ; autrement dit ils avaient un transfert solide sur Lacan. Et cette expérience a montré que le transfert, tant qu'il se soutient du fantasme, donne signification à la fin de la séance, quelle que soit sa durée, aussi courte soit-elle. Ainsi, finalement, ce n'est pas l'analyste qui dispose du tempo d'une analyse, c'est la structure du sujet. Avant que ce que j'appellerai la couche basale du fantasme ne soit atteinte, le sujet est amené, quoi qu'il en veuille, à activer son scénario inconscient et par là à l'élaborer, le construire. Ceci laisse supposer que la séance courte est praticable d'emblée, c'est le progrès de l'analyse qui fait que le sujet lui donne son sens, de scansion significative d'abord, et ensuite de révélation de sa valeur de rencontre avec le réel du dire. Mais, pour pratiquer ainsi, ce qui serait donc théoriquement tout à fait possible, il faut un sacré transfert, de l'analysant sur la vérité freudienne, de l'analyste sur la psychanalyse. Je crois que nous sommes assez loin du compte...C'est un temps auquel nous ne sommes pas encore. En attendant, je vous remercie.

Marc Strauss